

40 numéros parus de février 1996 à décembre 2004

[www.zanzibart.com/laparole](http://www.zanzibart.com/laparole) - [redaction@laparole.fr](mailto:redaction@laparole.fr)

sélection d'articles parus dans la rubrique **Spectacles** entre les N° 15 et 29

## la voix du tambour

par Xavier Serry

Caisse claire, grosse caisse... tout est sur scène. Bernard Chèze circule des uns aux autres avec ses histoires. On est ici à la frontière entre la séance de contes habituelle et un agréable cours d'initiation sur le tambour. Et le conteur est plutôt à l'aise dans l'exercice : musicien d'Abbi Patrix depuis plusieurs années, ancien batteur dans des formations jazz ou rock, il sait également jouer des silences. Les tambours éparpillés sur la scène seront regroupés en son centre après avoir livré leur histoire. Le bouquet final est lancé, le public peut alors battre le rythme avec le conteur aux tambours.

## le goût à la bouche

par Xavier Serry

Les champs explorés par les musiciens sont si larges qu'ils créent «des» publics. Amateur de jazz, de blues, de salsa, de reggae, de rock... Rythmes et sonorités d'Afrique, d'Asie centrale, du sud-est... Qu'en est-il pour les conteurs ? Autant de styles que de conteurs dit-on souvent. Le sujet mériterait débat. Peut-être dans un prochain numéro. En attendant, on parle souvent du public du conte, un et indivisible. Eventuellement évoque-t-on des tranches d'âge, guère plus. Si les conteurs sont tous différents, c'est bien sur scène, in situ, que le public peut en juger.

Hamed Bouzzine, conteur au long souffle comme il se définit, aime entendre sa voix se fondre avec ses instruments. Il prend le temps d'installer un décor, souvent le désert, là où l'espace et le temps sont si loin de nos urbanités. Mieux vaut, pour le spectateur, être prêt à un voyage. Jihad Darwiche, lui, va droit au but. Ses histoires sont réduites à leur plus simple expression, comme pour en utiliser toute la force. Et on acquiesce avec le conteur sur une vérité, et on s'embarque dans un fou rire, et on reste songeur... Pierre Delye s'installe devant vous avec simplicité, naturellement. Il est là comme un ami qui va vous en raconter une bien bonne mais bifurque et nous emmène dans un conte traditionnel, l'air de rien. Henri Cazaux soupèse ses mots. Le travail d'écriture est d'une grande précision et le conteur contemple avec nous images et saveurs du sud-ouest. L'orgue de Barbarie est là et «l'Henri» se plaît de plus en plus à pousser la chansonnette entre les histoires. Bertrand N'Zoutani ne s'embarrasse pas de bons mots. Torse nu, collier dans les cheveux, il s'amuse avec son public. Le spectateur en a plus pour ses yeux que pour ses oreilles et les enfants sont hilares quand le conteur devient muet, donnant à lire sur ses lèvres..

Carole Gonsolin va voir les petits. A trois ans, on a besoin de mimiques, de bruitages, de comptines. La conteuse utilise sa bouche et ses mains, les petits sont droits sur leurs fesses, bouche ouverte.

## **les poids lourds**

Pas de critiques de spectacles dans ce numéro mais on vous en promet une bonne poignée dans la prochaine livraison. En attendant ne ratez pas quelques «poids lourds» de la rentrée. Les «6» d'Ainsi soient-elles (Mimi Bathélémy, Gigi Bigot, Carole Gonsolin, Bernadette Bidaude, Lorette Andersen et Michèle Bouhet), le duo de choc Kowarsky-Mateo. La présence d'Hamadi à Chevilly devrait également être un temps fort tout comme les expériences conte-danse d'Abbi Patrix en attendant le nouveau spectacle de Jaulin début 2000. Allez les spectateurs, y-a du pain sur la planche !

## **la danse endiablée de Didier Kowarsky**

par Xavier Serry

Il faut aller voir Didier Kowarsky de temps en temps, comme en pèlerinage. Tel un funambule, le conteur est en équilibre sur son histoire. Funambule, toréador, qui évite ses personnages d'un coup de rein et les rattrape parfois pour une danse endiablée au dessus du vide. Didier Kowarsky aime les contre-pieds, il nous plante là avec un silence qui en dit long alors que l'histoire est déjà ailleurs. On croit le rattraper quand c'est nous qu'il esquivé. Un silence, c'est vital, dit-il. Et Marc Demoreau, complice saxophoniste, s'amuse à partager le même fil. Un mouvement de l'un et c'est l'autre qui est secoué. Duo de solistes qui se bousculent pour mieux avancer ensemble. Il y a là une relation particulière entre le conteur et le musicien. Moment à la fois fragile et plein. Le public ne peut pas se relâcher, c'est lui qui tient le fil tendu.

## **Aimée Douce et les chansons d'histoires**

par Francine Vidal

D'une belle écriture avec une voix souple, Aimée Douce chante toutes sortes d'histoires. Avec une Tantara ou une petite percussion, rythme et ton sont donnés et nous, on peut s'envoler... Dommage qu'Aimée Douce ne laisse pas toujours tout vibrer dans cette forme si bien maîtrisée. Le blues de la guêpe est un spectacle d'une grande beauté, légère ou grave, toujours rythmé.

## les voies nouvelles d'Abbi Patrix

par Xavier Serry

Le sol est noir, la lumière simple et travaillée, les acteurs pieds nus. Pascal Houbin - les pieds -, Levent Beskardes - les mains - et Abbi Patrix - la voix - s'entremêlent une heure durant. Complices, chacun apporte sa pierre à l'édifice. Le geste prolonge la voix, la parole va plus loin que les mains, la danseuse fait du tobogan sur le conteur et les mots lui viennent à la bouche. Abbi Patrix défriche, explore des voies nouvelles pour le conteur. Quel plaisir de voir ce chemin là emprunté même si ici on pourrait discuter et rester réservé sur les enchaînements et le lien entre les séquences, sur le choix de certaines histoires ou encore celui de la musique (?!). A suivre...

## Pepito Mateo et son Max

par Xavier Serry

Pepito commence par faire du Mateo. Il nous perd dans une histoire pleine de contre-pieds et finit par un tacle glissé: «vous ne croyez pas qu'on va continuer comme ça ?». Il en profite pour, d'un coup de rein, laisser sur place tradition et terroir. Pepito aurait voulu être footballeur. Il nous le dit et nous le montre tout au long de sa nouvelle création. C'est de lui qu'il nous parle, le fils de son père. Et c'est son double masqué qui l'aide. Max, le masque ? C'est l'objet central. Le conteur nous en parle, nous le montre, lui parle de lui, nous parle d'eux y compris en chanson (pas longtemps !). Max ? Il a les yeux qui voient «cru» et le fait savoir à Pepito qui a les yeux du coeur, encore plein des odeurs et des sons de l'enfance. Pepito Mateo nous propose là un grand moment de cinéma utilisant même l'enregistrement audio pour dialoguer avec son enfance espagnole mais la grande nouveauté reste la présence du masque. Comment conter à côté de lui, en face de lui, en lui ? Le conteur a un grand respect pour l'objet et la vie qu'il porte en lui. Toute la première partie du spectacle consiste à en faire le tour, comme une cour amoureuse, si bien que Max, le masque, est là bien avant que Pepito ne soit physiquement en lui. On ne se faisait pas beaucoup de souci quant à la capacité du conteur à évoluer dans cet univers gestuel imposé par le masque. Pepito est -presque- en terrain connu. A tel point que la gestuelle de Pepito et celle de Max ne sont pas si éloignées. Leurs voix non plus. La rupture n'est pas consommée. Choix de l'artiste ? Il en ressort comme une frustration chez le spectateur. Mais Max pouvait-il vraiment faire plus que Pepito ? Il manque ici peut-être un contre-pied de plus et on se plaît à imaginer ce qu'aurait été un Max tout en retenue, en noeud intérieur, rasant les murs de la mémoire du conteur. Pepito Mateo nous offre un grand spectacle, fruit de sa résidence de plus d'un an à Chevilly-Larue. Le carnet de dates est déjà bien garni, confirmant la reconnaissance du travail d'un des conteurs les plus créatifs.

## les balles ont des oreilles

par Xavier Serry

Ils ne devaient pas être nombreux, il y a trois ans, ceux qui croyaient en l'aventure d'un duo conteur-jongleur. Michel Hindenoch et Jean-Marc Hovsépian se sont croisés le temps d'un soir, d'une séance commune à Chevilly-Larue. Ils ont trouvé là un terrain commun et s'y installent régulièrement depuis, et visiblement avec grand plaisir. Ils ont évité la plupart des écueils et des pièges. Le jonglage, très sobre et techniquement de qualité, apporte un rythme au récit sans en casser les images (quoiqu'il faudrait savoir ce que le jeune public fait de l'histoire lorsque le jongleur manipule des balles fluos ou le feu). Jean-Marc Hovsépian est à l'écoute du conteur, jouant sur l'espace, sur l'absence, le retour, la balle qui vole, celle qui roule. Il se faufile dans le récit sans franchir la ligne du figuratif. Artisan, il serait sans doute horloger. On peut regretter que Michel Hindenoch ne fasse pas sa part du chemin. Le conteur raconte des contes qu'il connaît et qu'il n'aurait pas dit différemment en solo. La vie des balles est pourtant comme une partition, elle a sa musique propre, induisant potentiellement un phrasé spécifique. Ribamballes ouvre la porte à de nouvelles expériences mais l'exercice est délicat.

## 4 spectacles à découvrir

par Xavier Serry

On peut se laisser tenter par la proposition de Bidibulindorient, quatre musiciens aux multiples influences dont un qui prend la parole sur ses propres textes. L'ambiance est agréable (et la musique de qualité), le style de narration particulier, presque scandé. Il reste quelques naïvetés dans la forme de textes engagés, ce qui peut parfois empêcher le message de passer. Ces quatre là devraient rapidement trouver leur place.

Lucie Catsu propose une création avec deux musiciens sur une mise en espace de Didier Kowarsky. Techniquement, la conteuse maîtrise son sujet et une grande scène ne lui fait pas peur. Les musiciens proposent une vraie présence dans des récits écrits par Lucie en empruntant les structures et images aux contes de tous pays. Un travail précis mais presque trop limpide pour nous bouger de l'intérieur. On retiendra une vraie volonté de faire «groupe» pour ce trio, dans et hors la scène, assez rare pour être soulignée.

Jean-Louis le Craver n'est pas réputé pour son jeu de jambe et son déhanchement. Et c'est justice ! Le conteur reste planté sur sa chaise. Mais quelle invitation à le suivre ! Trois mots, un sourcillement, deux silences, et petits et grands ouvrent la bouche pour tout avaler. On doit au moins le voir pour l'exercice mais on s'y laissera prendre.

Siré Camara, quant à lui, sort tout un attirail d'objets africains. On peut alors craindre le pire. Ca ne l'est pas. Mais ce n'est pas le meilleur non plus. Une petite séance, dans des conditions moyennes il est vrai, quelques contes racontés cent fois et une fâcheuse façon de suspendre ses phrases avant le dernier mot, les enfants se faisant un plaisir de les terminer. Un peu facile... Dommage car le conteur sénégalais a une vraie présence et, on le ressent par moments, une capacité à jouer avec nous à l'intérieur de ses récits.

# trois spectacles à découvrir autour de notre maître à tous

par Ani Boquillon

Moi, la première fois que j'ai lu l'un des innombrables livres du genre «Les mille et une folies de Nasr Eddin Hodja»<sup>1</sup>, je me suis dit : «mais c'est pas possible, comment peut-on trouver ça drôle ?» Depuis, j'ai entendu pas mal de gens raconter ces histoires, j'en raconte moi-même, à l'occasion. Et j'aime bien ça en général. Il faut dire que les histoires de Nasr Eddin, c'est un peu comme le théâtre de Molière : sur le papier, c'est pas ça. Il faut les entendre pour que «ça marche»... Et ça marche ! Je vais donc, à l'occasion, me repaître d'histoires dont je connais maintenant la plupart, ayant beaucoup entendu et beaucoup lu (quand même). J'ai vu récemment trois spectacles autour de Nasr Eddin. Je n'irai pas par quatre chemins : allez les voir tous les trois s'ils passent près de chez vous.

## Paroles d'hier à aujourd'hui

Rachid Akbal : une belle qualité d'expression, et le plaisir d'un spectacle entier sur Nasr Eddin ! Le rapport conteur/comédien manque peut-être de clarté (à vue de nez, Rachid commence très collé à un texte écrit, et lâche peu à peu au bout d'un moment). Mais c'est bien mis en espace, et le rapport aux histoires de celui qui les raconte est convaincant et drôle, surtout quand c'est la version intégrale du spectacle (avec costume !). Ne ratez pas le début qui vous met dans le bain...

## L'Idiot et l'empereur

Jean-François Bouvier, «conteur itinérant» tombé amoureux de la Normandie, s'était naguère fait une spécialité des histoires de Nasr Eddin, et en particuliers de sa rencontre légendaire avec Tamerlan, le terrible conquérant tartare. Il continue dans cette voie, et quand il est passé à l'Ogre de Barbarie<sup>3</sup>, nous a emmenés à fond de train dans ces histoires courtes et hilarantes. Son physique costaud et rondouillard donne un côté «bon vivant» à ce spectacle qui se termine sur des histoires normandes, parmi lesquelles les aventures du curé de Maisoncelles-la-Jourdan, digne émule de Nasr Eddin<sup>4</sup>.

## Quand un chameau fait la vaisselle...

Sonia Koskas a cousu ce spectacle au petit point avec les contes judéo-arabes de son enfance. Ça commence sur un défi : un Egyptien conteste le titre de «roi des fous» de Ch'ha, l'avatar tunisien de Nasr Eddin. Il se rend à Tunis et va de surprise en surprise, et nous de rire de ravissement, car on y croise aussi d'autres histoires, dont une très belle et exotique version de «la Belle et la Bête». Soirée délicieuse...

## Si tu veux recevoir une histoire, commence par en offrir une ...

par Gwénaëlle Préau

Evry, ville nouvelle, a été, le temps d'une expérience, le lieu de travail d'Abbi Patrice. Après son spectacle «Paroles» qui examinait le langage sous trois de ses formes (du corps, de la langue des signes, du récit) Abbi poursuit sa quête autour de la parole et investit cette fois-ci, une ville nouvelle, il y écoute les histoires des habitants et en extrait des mythes contemporains. Cette belle aventure qui place les habitants au cœur du projet a commencé par une longue période de rencontres et d'échanges. Armés d'enregistreurs mini-disque, Abbi et beaucoup d'autres artistes ont ainsi recueilli tout ce que les gens ont bien voulu leur dire. De là est né un spectacle où les conteurs se font plus que jamais porteurs de paroles. Un spectacle qui met les gens au centre, par leurs mots, leurs voix qui constituent le paysage sonore, par leurs images qui habillent les murs du théâtre de l'Agora. Ce soir leur spécificité resurgit, ce soir ils se distinguent ... ils existent. Eclats d'histoires met de la poésie dans la vile, là où l'on pensait les murs trop gris, là où l'on pensait que la réalité avait mangé les histoires.

Eclats d'histoire, Cie du Cercle

## Quand ça moissonne dans les souvenirs Premières Moissons, Gérard Potier

par Marien Tillet

Ca démarre par un petit coup de manivelle et c'est déjà la boîte à musique aux souvenirs qui se vide par étapes, comme si on avait pu parler d'autres choses mais qu'au final les souvenirs étant là, on les laisse s'exprimer.

Alors on se rend compte que les souvenirs ont une fâcheuse tendance à s'imposer, et si Gérard Potier commence par les évoquer, les souvenirs se mettent rapidement à le grignoter jusqu'à l'habiter entièrement.

Ce qu'il raconte au début devient ce qu'il vit ensuite. Il se fait même pendant une partie du spectacle l'interprète de chaque personnage d'une troupe de théâtre, jonglant des comédiens au metteur en scène, du régisseur au scénographe. Résultat, c'est surprenant de justesse et de retenue..., c'est finement interprété. Et quand Gérard Potier disparaît à certains moments de la scène, emmenant avec lui ses personnages, il nous laisse une trace de son passage, une conscience active : c'est le musicien Gérard Baraton qui joue ce double de Gérard Potier, à la fois à son service, mais en même temps complètement autonome.

Tout ça nous raconte beaucoup de choses avec poésie, on nous les remémore. Puis, Gérard Potier s'envole, il lâche prise, ça «musique, ça «lumière» autour d'un personnage dont le manteau nous fait penser à celui du Petit Prince : s'il te plaît Gérard Potier, dessine moi une vache pour changer, ou même deux, ou trois...

Les conventions sont multiples, de quoi perdre le spectateur mais toujours de quoi le retrouver. Dire qu'aujourd'hui il tombe des cordes dans les théâtres.

## le Sylvain de chatou

par Ani Boquillon

Connaissez vous “le sylvain, génie protecteur des bois” comme le définit platement le dictionnaire. Eh bien , Chatou (78) a bénéficié pendant un an de la présence de l’un de ces êtres bondissants : la Maison Pour Tous lui avait même offert une résidence !

Et samedi 8 septembre, le Sylvain (le Crom) a fait une dernière fête à la MPT de Chatou. La soirée, elle-même baptisée “poly-crom ou la Nuit anthologique”, offrait un extrait de chacun des six (oui, SIX !) spectacles créés en un an par l’incroyable Sylvain le Crom avec tout un tas de musiciens. Puis, après un vote du public, à la pesée au sel, on ne se refait pas... le spectacle élu par le plus grand nombre donc les Amuses Goules, spectacle de contes et chansons pour jeune public qui nous a été offert, avec trois compagnons musiciens (guitare, contrebasse et batterie) qui tapaient bien le rock, ma foi !

Pour tout vous dire, à voir dans cette petite salle ce public “familial” (6 enfants pour environ 80 personnes d’âges très variés) complètement déchaîné chanter tous les refrains, taper dans ses mains, acclamer les chansons, et “se taper l’incruste” à la fin, même après un supplément en rappel, on imagine assez bien ce qui peut se passer avec un public scolaire pour lequel ce spectacle a été créé. Bref, vous avez besoin d’un Sylvain pour réveiller la menuiserie endormie de vos salles de spectacle, vous savez où vous adresser...

## du coté de l’absurde

### Sophie Wilhelm à la Maison du Conte

par Julien Tauber

Un dimanche après-midi à la Maison du conte. Une salle bien remplie, pas mal d’enfants et une conteuse en forme. Sophie Wilhelm nous entraîne dans son univers, des bancs de sardines du métro parisien à l’ours surgi de nulle part tenant dans sa gueule une bombe à retardement ? Ca foisonne, ça part dans tous les sens, souvent du coté de l’absurde (ainsi, on y recherche la plénitude en se remplissant le ventre) et on sent les clins d’oeil destinés aux adultes qui sont derrière les enfants. Certains diront que le jeu est trop théâtral, que les gestes sont trop travaillés et concluront par l’éternel “c’est pas du conte !” Ce n’est peut-être pas du conte, mais ça laisse dans la tête tout un tas d’images et un petit paquet de bonne humeur qui vous accompagne pour le reste de la journée. Alors, pourquoi se priver ?

## le Conte des contes

### Sam Cannarozzi à Orly

par Ani Boquillon

Sam Cannarozzi est généralement connu pour ses contes amérindiens, ses jeux de ficelle et sa connaissance des signes amérindiens. Oh Surprise ! C’est le Conte des contes de Bacil dont nous a régalié le conteur italo-américain avec le conte cadre de la princesse Ora et du prince Tadio et un choix de contes de chaque “soirée”. Le tout conçu intelligemment, avec une grande simplicité mais bourré de phrases et d’expressions en italien si bien amenées pour qu’on ait l’impression de comprendre l’italien. Le conte des contes, récemment réédité en français, est rarement raconté en France, c’est à mon avis un plaisir à rechercher, surtout avec un spécialiste comme Sam Cannarozzi.

## Expériences à deux

par Xavier Serry

Le travail en duo est utilisé par toutes les disciplines, acrobates et danseurs en sont même de grands adeptes. Les conteurs, quant à eux, y vont du bout de la langue. Les duos de parole sont encore rares. Pourtant, on voit des expériences pointer : Bernadète Bidaude et Michèle Bouhet tournent Soeurs de lait, Pepito Mateo et Didier Kowarsky s'y sont essayés, Sonia Koskas et Suzy Ronel ont un tout nouveau spectacle à deux voix...

Moïse Fdida et Catherine Gendrin s'y mettent à leur tour. Ils proposent Contes Infidèles, voyage dans le Bagdad des souks, des hammams et des palais. L'écriture est précise et agréable, l'érotisme de certains passages n'en est que plus savoureux. Les conteurs alternent sur le principe du conte à tiroir en s'amusant à l'échange des paroles féminines et masculines. Un travail simple et précis parfaitement équilibré où il manque une vraie prise de risque à deux, un partage incertain de la parole. Chacun reste sur un territoire défini, se retenant d'aller chercher l'autre hors des sentiers convenus par avance. Il reste, après cette séance de qualité, un goût d'inachevé sur la question du duo.

## le Dit du Devin par Bruno de la Salle une source... introuvable ?

par Xavier Serry

Bruno de la Salle trace sa voie. Il a, au fil de ses créations, utilisé plusieurs styles de narration et défini son domaine de prédilection du côté du récit chanté ou psalmodié. Le Dit du Devin\* est de cette lignée. Derrière son Christal Baschet, le conteur chante un extrait de l'épopée du roi Arthur, protégé de Merlin.

On est loin du conte facétieux qui emporte le public en un tour de main. Loin également du conte philosophique pioché dans une lointaine culture et qui ravi à coup sûr les adeptes du dépaysement d'un soir. C'est sur le chemin mystérieux de la Quête du Graal que l'on suit le conteur pendant plus d'une heure et d'un seul souffle accompagné par la guitare électrique de François Vincent. L'audace est déjà là ! Le récit chanté, version Bruno de la Salle, est régi par des codes qui ne répondent à aucun effet de mode. Le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne sont pas compris par la majorité du public. On connaît, dans toutes les disciplines, des artistes dont l'oeuvre reste en marge, ne répondant pas aux canons de l'époque. Et il s'agit bien là d'une oeuvre, de celle, telle une source, où peuvent s'abreuver nombre de conteurs contemporains.

Pourquoi alors une telle incompréhension ? Le public ne mâche pas ses mots. Entre les détracteurs criant à l'usurpation -et souvent sortis en cours de séance- et les adeptes convaincus, peu de place est laissée. Les premiers rejettent souvent tout en bloc : l'objet reste pour eux insaisissable et ne convainc guère (rapport à la musique, techniques de chant, texte...). Les autres -souvent conteurs ou public averti- reconnaissent un travail fort et une qualité qu'ils ne savent souvent pas expliquer.

Lors des Rencontres organisées par le CLIO\*\* fin janvier, Bruno de la Salle a lu un texte sur sa vision du métier de conteur. Une prochaine publication devrait permettre aux réticents de mieux aborder l'oeuvre.

\* les trois articles de cette page s'appuient sur la version donnée à Paroles MEtYs à Bagnolet début février et encore "en chantier".

\*\* le Centre de Littérature Orale, dirigé par Bruno de la Salle à Vendôme forme, entre autres activités, un groupe de conteurs professionnels dans l'atelier fahrenheit.

## Abbi Patrix "Au bout du monde" Abbi le voyageur

par Ani Boquillon

La première fois que j'ai vu Abbi Patrix sur scène, c'était en 96 ou 97. Depuis, je l'ai croisé un certain nombre de fois. J'ai lu "Contes de Norvège", plusieurs fois. Les histoires qu'il raconte, en général, je les connais. Je les aime bien. Et j'aime bien Abbi, j'aime bien ce qu'il fait. Même quand il fait des expériences, prenant avec enthousiasme le risque de se planter. Ce qui est nouveau, dans le spectacle "Au bout du monde", c'est ce qu'il y a entre les histoires : l'oeil du conteur sur les choses et les gens, l'oeil du "voyageur", son imaginaire auquel il laisse parfois la bride sur le cou, en plus de sa façon à lui de dire ses contes.

Voilà. J'ai bien aimé. C'est doux, c'est humain, c'est émerveillé, c'est généreux. Les belles lumières et la bidouille rigolote avec le son, c'est en plus, et c'est pas mal non plus !

## du bout du monde jusqu'à la scène

par Marien Tillet

Une bonne partie de l'équipe de la Parole (dont Ani, donc !) a rencontré Abbi Patrix juste après la première de son spectacle (on se déplace en troupeau, c'est plus facile pour nous reconnaître !). Et c'est à chaud que le conteur nous a confié quelques impressions davantage sur sa manière d'appréhender ce spectacle lors de sa création, que sur la façon dont il s'est déroulé, préférant se donner le temps de l'analyse pour émettre un jugement réfléchi plutôt que hâtif.

A l'origine, Michel Jolivet (directeur de la Maison du Conte) lui demande une "confrontation", seul en scène, avec le public. Abbi Patrix ne s'étant pas essayé à cet exercice depuis quelques temps (participant et mettant en scène des spectacles comprenant des duos, trios, etc.) nous confiait s'être trouvé devant un grand questionnement, une peur même : à ce niveau de son parcours, qu'est-ce qu'il avait envie de raconter seul, sous quelle forme, quel rapport au public ?

Les réponses ont été trouvées, entre autre, grâce au travail collectif qui lui est cher. La création de ce spectacle s'est faite en collaboration avec Nathaël Moreau, écrivain, Pascale Houbin, chorégraphe, et Jean-François Vrod, musicien. L'oeil extérieur, décisif selon Abbi Patrix, lui a permis de regarder autrement sa propre pratique, sa façon de formuler les choses, et quand il nous dit que Nathaël Moreau lui annonce en répétition que sur un conte il a utilisé dix fois le mot "toujours", on comprend que ça aide à travailler différemment...

Pour ma part, ce que j'ai vraiment apprécié sur ce spectacle -même si on avait déjà entendu Abbi Patrix nous raconter certains de ces contes et, sans forcément parler de "risque de se planter" plus ici que sur une autre prestation (Marien : I ; Ani 0 !!!)- c'est la manière dont le rapport avec le public s'est transformé selon les histoires. En effet, au fil de la racontée la relation se modifie : on navigue entre le souvenir que le conteur nous confie, le récit de vie qu'il nous livre par l'intermédiaire d'une séance de psychanalyse, le conte/épopée rythmé qui nous transporte, la facétie qui nous rend complice... bref, le conteur réduit ou allonge la distance qui nous sépare de lui, mais au finale, quelle qu'elle soit, il la franchit avec brio.

## Le mythe revisité

par Xavier Serry

Raconter un grand mythe de notre culture n'est pas chose aisée. Comment le traiter, comment en faire ressortir l'intensité dramatique sans tomber dans une pesanteur excessive ? Rachid Bouali a pris son parti : ne raconter que l'essentiel, l'essence du mythe pourrait-on dire, et le faire à sa façon, simple, presque quotidienne, frôlant parfois l'absurde. Le reste, chacun se l'imagine en écoutant les anecdotes du conteur qui se trouvent placées pratiquement sur le même plan que le mythe. Par ce renvoi permanent d'un monde à l'autre s'établit un pont, le Minotaure de la légende rencontre les Minotaures contemporains et le dialogue s'établit. Le mythe quitte son aura éthérée pour nous parler directement. Rachid Bouali va sans doute avoir du fil à retordre avec les puristes qui crieront au scandale, voire au blasphème. Mais n'est-ce pas justement en le faisant sortir de ses gonds que l'on peut efficacement questionner le mythe ?

le Bonhomme Sans Tête (revue *la Parole*)  
2 rue du réal, 83670 Barjols  
04 94 69 93 13 – 06 81 22 45 54